

habitude qu'ont de bons parents de faire passer par la main de leurs enfants les aumônes qu'ils destinent à l'indigence : ils les accoutument par là de bonne heure à la vertu, au devoir de charité, et décident peut-être, par cette pratique, de la fidélité de leurs enfants à se montrer charitables pendant toute leur vie.

Le vendredi suivant, nos quatre demoiselles du bazar vinrent avec Mad. Vve. Bourret prier Mde. Mve. Gamelin, Directrice de l'Asile de la Providence, de les introduire à Monseigneur Bourget à qui elles remirent le produit de leur bazar en lui disant avec une touchante naïveté : Monseigneur, nous avons fait un bazar pour vos pauvres ; nous vous en apportons l'argent que vous donnerez à l'Asile de la Providence que vous avez fait bâtir. Et elles remirent à Sa Grandeur *quarante et une piastres qu'avait gagnées* leur industrie. Monseigneur ravi de cette bonté si précoce et si pleine d'avenir de la part de ces jeunes cœurs, les remercia avec effusion, leur promit les bénédictions du bon Dieu, les encouragea à se montrer toujours bonnes, toujours les mêmes, et les bénit avec tendresse. Ce fut un moment de bien douce consolation pour l'âme du bon Pasteur et une récompense bien chère pour les parents de ces charmants enfants.

Voilà, M. le Directeur, le fait que ma mémoire de témoin fidèle a précieusement conservé, et dont j'offre le récit à vos nombreux et aimables lecteurs avec d'autant plus de plaisir que je vois, par vos propres écrits, que les nobles et douces traditions de la charité se sont bien conservées dans notre Ville-Marie ; le bazar de la cathédrale en est une preuve évidente, puisqu'à côté des papas qui donnent généreusement, des mères qui travaillent avec entrain, nous voyons les enfants, que le zèle transforme en grandes dames patronesses, et dont l'habileté précoce a su garnir des tables entières d'objets merveilleusement travaillés, et capables d'exciter la convoitise des moins enthousiastes.

M. A. R

## CHRONIQUE.

### AUX JEUNES FILLES DU BAZAR.

MESDEMOISELLES,

Je sors du bazar un peu comme le premier homme du paradis ; je conserve bien mon nom, j'emporte bien ma personnalité, si j'en ai une, et mon individualité, au cas contraire, mais j'y laisse nombre de pièces de cinq, dix, quinze et même de cent sous. Demain il me faudra affronter mes créanciers et j'en frémis : ce soir, pour vous punir du piteux état de ma bourse, je veux vous forcer d'écouter mes doléances.

Savez-vous, mesdemoiselles, que le bazar me fait assez l'idée du paradis terrestre. Je vous vois sourire, et me traiter de flatteur. Oh ! pour le coup, je ne le suis pas du tout, comme vous allez le voir. Le bazar ressemble au paradis, parce que l'on y est tenté, et parce qu'on y succombe à la tentation. Adam, mon respectable ancêtre, n'a eu affaire qu'à un seul tentateur, renforcé, il est vrai, d'une femme, d'une épouse, détail fort grave. Mais ici, il serait bien dérouter, croyez-le, mesdemoiselles, malgré l'expérience acquise à gagner sa vie, à la sueur de son front, pendant une bagatelle de cinq ou six siècles. Car vous présentez le fruit défendu, pour les petites bourses, avec un sourire si séduisant, avec des airs si engageants,

que la prudence s'évanouit, les poches se vident, et la pauvre victime ne garde, pour tout bien, que le souvenir de sa bonne action.

Eh ! mon Dieu ! je le sais bien, l'homme est fait pour ces contrariétés. Son rôle sur la terre consiste à donner dans tous les filets, à mordre à toutes les amorces. S'il vous échappait, il irait sans doute plus loin, succomber sous les coups d'une rivale. Vous n'êtes que les instruments d'une mystérieuse loi, la victime est là, son sort est écrit là-haut et sa bourse est condamnée au vide.

Et l'homme, toujours si franc, cherche à se défendre comme il le peut. Ecoutez ce pauvre individu entouré de cinq ou six jeunes filles, portant qui des oreillers, qui des fleurs, celle-ci une bannière, celle-là l'inévitable beurrier. Mais, mademoiselle, je suis ruiné ! Est-ce pour vous moquer de moi que vous me présentez cet oreiller, symbole du repos, à moi à qui vous n'en accordez aucun ! Vos fleurs me tournent la tête, votre beurrier me rend mou comme le beurre qu'il doit contenir. Eh ! voulez-vous que je fasse le tour du bazar, votre bannière sur l'épaule ? Rien n'y fait et votre pauvre ami doit s'inscrire sur la liste des personnes qui ne gagneront pas l'oreiller, les fleurs, le beurrier et qui ne promèneront pas en triomphe la fatale bannière.

Franchement, mesdemoiselles, je ne vous en veux pas. Après tout, ce n'est pas mon affaire, cela intéresse uniquement mes créanciers, et j'accorde à ces messieurs peu de sympathie. Et puis, je vois en imagination ce temple magnifique que vos efforts à mes pauvres sous auront contribué à faire construire. Votre tyrannie devient dévouement, et ma faiblesse, générosité. Seulement regardez-moi comme une victime que l'on conserve pour le dernier jour des sacrifices. Ne m'immolez pas, dès les premiers jours, sur l'autel de la charité. Laissez-moi le charme de votre compagnie, j'en raffole, ayez l'air de croire aux innocentes blagues que je vous débite, afin de prolonger mes tourments que j'ai le mauvais goût d'aimer. Conservez-moi pour le bouquet, si ce n'est pas trop demander, puisque mon sort est scellé, et la misère, à laquelle je me condamne, sera dorée par le souvenir de vos spirituelles sollicitations et de votre ingénieuse charité.

Hélas mesdemoiselles ! je m'étais proposé de vous gronder, et voilà que je vous fais des compliments. Toute ma colère a disparu devant vos sourires. Je suis de belle humeur malgré moi. Il est temps de finir cette lettre qui n'est qu'une nouvelle preuve de faiblesse. Décidément, je vais faire une provision de férocité pour ma prochaine visite au bazar. En attendant je vous prie de me croire,

Une de vos victimes,

PIETRO.

\* \* \*

Hier soir, deux cents citoyens de Lachine ayant à leur tête, leur dévoué curé, sont venus visiter le Bazar. La fanfare qui les accompagnait était dirigée par MM. Dr. Valois, et A. Filiatreault.